



LES KERNS DE
L'OUBLI

TOME 1 - L'EXIL

FELDRIK RIVAT

HN

Du même auteur

Les Kerns de l'oubli :

Tome 2 - Les Larmes du désert

Tome 3 - Résurrections

La 25^e Heure

Le Chrysanthème noir

Paris-Capitale

FELDRIK RIVAT

LES KERNS
DE L'OUBLI

TOME 1
L'EXIL

Les Éditions de l'Homme Sans Nom

Collection dirigée par Dimitri Pawlowski

© Les Éditions de l'Homme Sans Nom 2013.
Illustration de couverture : Alexandre Dainche
ISBN : 978-2-918541-09-7

Les Éditions de l'Homme Sans Nom
122, rue de Vincennes - 93100 Montreuil

E-mail : contact@editions-hsn.com
www.editions-hsn.com

Chaque pas me rapproche de toi...

PROLOGUE

SIHAM, LA NARRATRICE

Je dois me hâter. Mon cœur s'arrête de battre. La mort me guette. Je n'ai plus que la force d'écrire ces quelques lignes. Pour toi, mon fils.

Autrefois l'égale des reines, je ne suis plus aujourd'hui qu'une infirme. Une aveugle victime de ses dernières visions. Blessée. Écorchée en mes chairs et âme, par la folie des hommes.

Tout a commencé la nuit de ma mutilation. Je me suis mise à faire des rêves. À revivre à travers eux des événements qui n'étaient pas les miens. Je percevais des pensées, des paroles appartenant au passé. Je devenais le témoin involontaire de l'Histoire.

Histoire que je te lègue, mon fils, par ce manuscrit.

Ainsi le dictent les étoiles.

Qu'il me soit donné de rester pour toujours à tes côtés.

Ma vie n'est plus.

Adieu.

Ta mère qui t'aime.

CHAPITRE I

ROCH, LE GRAND GARDIEN

Mes muscles se crispent sous l'effort. Je manque de souffle. Je tétanise, pendu par une main au-dessus du vide. Sans aucune prise pour continuer l'ascension, je me rabats contre la falaise et trouve en hâte le refuge d'une maigre fissure. Je respire. Un éclair déchire la nuit, me livrant la beauté d'un spectacle saisissant. L'île se dresse devant moi, révélant toute la majesté de notre cité. Elle flotte, nimbée d'embruns, sous les fracas éternels des chutes d'Almen. En bas, au pied des à-pics, les eaux noires du lac m'attirent par les effets d'un vertige.

Le piton d'Almenarc'h s'illumine de nouveau, offrant comme en plein jour la vue de ses habitations millénaires. Elles s'agrippent aux parois, profitant du moindre replat pour s'élancer vers le sommet. Vers le palais. Vers la tour du Castel qui, du haut de ses huit cents pas, défie sous mes yeux le courroux des cieux. Une charge de senteurs métalliques me met en bouche le goût du sang. De quoi me vicier l'humeur.

— Me refuser l'accès du castel ? À moi ? Le Grand Gardien ? L'homme en charge de la défense de cette cité ? Mais, foi de Roch !

Grisé par ce sursaut de rage, j'arrache à mes bras l'effort de couvrir les dernières toises. Je dois savoir. Surplomber ces lieux interdits. Dominer du chef les hautes terrasses de cette tour. Je jette un pied dans le creux d'une faille, et reporte tout mon poids sur cette ultime prise. Mon regard se perd aussitôt dans les ramures du Premier, l'Imputraï sacré.

Le monde bascule. La terrasse, sous les décharges de la foudre, me révèle le désert de ses dalles.

— Non !

Les fulminations décuplent mes forces. J'enfonce un piton de fer, d'un geste brutal, et assure ma descente. Elle est rapide. Trop rapide. La corde fait fumer mes épais gants de cuir. Mais depuis combien de temps je me balance, pantin imbécile, au bout des fils de ce pouvoir occulte ?

Je touche violemment le sol et rappelle la corde.

— Alors ? Votre fils ?

Fagar. Gardien de Port-Marin. Mon second, l'homme en qui j'ai le plus confiance. J'explose d'un coup de poing contre la roche.

— Personne, Fagar ! Erkan n'est pas là-haut !

— Roch, contenez-vous, mon ami. Sans doute se retire-t-il durant la nuit ?

— Jour et nuit, Fagar ! Il devait avoir le cul vissé à cette terrasse pour finir je ne sais quelle formation ! Le roi lui-même me l'a assuré ! Tu m'entends ? Alkar en personne ! Cet incapable !

— Vous débordez, mon ami.

— Je déborde ? Il m'interdit des portes ? Dans ma cité ? Et maintenant il me vole mon fils ? Eh bien crois-moi, Fagar, ces portes je vais te les faire voler en éclats !

Le ciel m'approuve de son premier coup de tonnerre. Je jette sèchement ma cape sur mes épaules et attrape mon compagnon d'armes par un bras.

— Suis-moi ! Au palais !

Je l'entraîne sur les passerelles de corde, vers les galeries excavées du quartier d'Arc'h. La lumière blanche des éclairs nous aveugle, pénétrant les boyaux jusque dans leurs recoins les plus sombres. Des chaînes raclent ci et là les dalles du sol, chahutées par les coups de vent. Elles se balancent avec nonchalance, tandis qu'elles retiennent, plus haut, des poutres d'Imputrai lourdement ferrées. Les battoirs du bastion d'Arc'h se tiennent prêts à assommer quiconque voudrait en violer les portes. Voilà des siècles que personne ne les a décrochés. Qui peut encore imaginer une armée se lançant à l'assaut d'Almenarc'h par cet accès effilé et ce pont suspendu ?

— Messire Roch, Grand Gardien, un messenger est là pour vous.

Un garde nous attend, une lampe tempête à la main.

— En pleine nuit ? Il ne pouvait pas attendre le petit matin ?

— Il est épuisé, Messire, et refuse de quitter le porche sans vous avoir vu. Si vous voulez bien me suivre.

Fagar se contente de hausser les épaules en réponse à mon coup d'œil interrogateur. Les gardes éclairent un homme affalé au pied d'un contrefort. Il porte l'habit des coursiers du roi.

— Eh ! Toi ! Bouge ! Le Messire est là !

L'homme se tourne vers moi en gémissant et me tend un pli cacheté. Je reconnais le sceau et l'écriture cursive de Gurtel, le Gardien des Hautes-Mers. J'arrache la missive de ses mains et brise le cachet de cire. Quelques lignes hâtives m'annoncent l'approche d'une flotte importante, battant pavillon noir et razziant sans distinction tout bateau croisé au large de Port-Marin. Almenarc'h est menacée.

— Messager, de quand date cette missive ?

L'homme prend sur lui de me répondre, malgré son état.

— Messire... Sir Gurtel me l'a remise... il y a quatre jours. Je suis venu à vous... aussi vite que me l'ont permis les vents de l'océan Lybérien...

— Gardes, allumez sur-le-champ les brasiers d'alerte.

— Feux rouges, Messire ?

— Feux blancs. Un coup de gong. Que la Garde d'Airain se tienne en vigilance.

— Bien, Messire.

— Roch, que se passe-t-il ?

— Fagar, Gurtel nous annonce l'approche d'écumeurs. Rejoins ton secteur et fais tirer les chaînes de Port-Marin. La rade doit être fermée.

— Mais d'où sortent-ils ? De Rajaya ?

— Mon ami, peu m'importe de savoir d'où sortent ces chiens ! Que leur menace soit sérieuse, car je ne suis pas d'humeur à plaisanter, cette nuit !

Fagar claque des talons et s'élance sur le pont. Je le vois s'éloigner, sous les éclairs et les redoublements du tonnerre. Les haubans d'Acian hurlent, secoués depuis les hauteurs par les violences d'une tempête naissante.

La pluie s'abat, soudaine et froide. Elle me griffe le visage de ses rideaux de grenaille.

— Messire Roch ! Messire ! Un vieillard vous réclame à la porte ouest !

— Mais vous avez tous décidé de pourrir ma nuit ? Qui est-il ?

— Messire... L'homme est blessé. Il vient de la passe des Plateaux, mais personne ne comprend ses délires.

— Et, bien sûr, ma charge suprême me permettra de mieux les entendre ! Écartez-vous !

Le garde me laisse bien vite le passage, déstabilisé par mon emportement. La pluie redouble tandis que je traverse Arc'h vers son autre porte. Qu'ils demandent au roi, tous, ce qui me vaut ces écarts d'humeur.

— Messire, est-ce bien vous ?

Je dépasse le factionnaire et les portes fortifiées sans répondre. Des silhouettes se massent dans la pénombre, battues par des trombes d'eau.

— Ne me dites pas que vous l'avez laissé sous la pluie ?

— Messire, pardonnez-nous, mais il n'est pas transportable. C'est déjà une grâce du ciel qu'il nous soit parvenu ici en vie.

Un garde pose sa gourde sur les lèvres du blessé.

— Ne le faites pas boire. Poussez-vous.

Je m'agenouille auprès du vieillard, reportant le poids de son torse souffrant contre mes cuisses. Ses bronches ronflent, envahies par le sang. L'homme balance la tête en tous sens, étourdi par la douleur, m'obligeant à l'immobiliser par la force. Un garde approche sa lampe.

— Non !

Ces vieux traits creusés et ruisselants ! Maleek ! Le vieux Maleek ! L'ami de mon père !

— Maleek ! Regarde-moi ! C'est moi, Roch ! Maleek ! Qu'est-il arrivé ?

Pris d'une quinte de toux, il laisse échapper un filet noirâtre de bien mauvais augure.

— Maleek, parle-moi !

L'homme serre ce qui lui reste de dents et, dans un effort sans nom, expire ses derniers mots.

— Roch... pe... petit... le... p... le plateau... Roch... L'Aaltus ! Des milliers d'hommes... a... avancent vers la cité... Je... j...

— Maleek ? Maleek !

Il se relâche brusquement. Pour lui, le temps n'est plus. J'apaise ses traits du plat de la main, et me penche sur les causes de sa mort.

— Garde, ta lampe.

La lueur de la torche révèle une pointe d'acier, dans le creux de ses reins. Une flèche de bien mauvaise facture. Maleek, mon vieil ami, où as-tu encore traîné ta carcasse ?

— Portez-le à la chapelle d'Arc'h. Je vais rendre visite à sa femme, elle saura me dire d'où il venait. Et faites donner un deuxième coup de gong.

— À vos ordres, Messire.

L'état de vigilance vient de monter d'un cran. La Garde d'Airain va désormais occuper les lieux.

— Et refermez les portes derrière moi !

Je quitte la galerie pour descendre sur les coursives secondaires, à flanc d'abrupts. La vieille Inna n'habite qu'à quelques rampes. Je m'agrippe aux cordes, ouvre une trappe, et glisse plus bas. Toujours plus bas. C'est ici que mon père m'amenait, enfant, quand le devoir le poussait loin de notre cité. Je suivais Maleek des jours durant, sur les falaises, face au grand Lybérien, pour ramasser des œufs de triptères. Maleek, il n'y avait pas homme plus paisible que toi dans tout Almenarc'h.

Je gagne un chemin de planches porté par une ligne de pontons aériens, et frappe à la dernière porte des lieux. Un vif chagrin me serre soudain la gorge. Inna, comment t'annoncer si triste nouvelle ?

— Inna ?

Une rafale m'envoie un revers de cape dans le visage, et emporte ma voix vers le grand large. Je frappe encore.

— Inna !

De la lumière filtre sous les panneaux, accompagnée des bruits d'un pas traînant. Une voix inquiète me répond.

— Qui est là ?

— C'est moi. Roch.

La barre de fer racle le bois et quitte ses crochets. La porte s'entrouvre sur un bout de femme ridé.

— Roch ? Mon petit ? Mais que viens-tu faire ici par ce temps, et...

Un éclair illumine mon visage.

— Inna, tu dois être forte.

Je frissonne. Guerroyer est plus facile que de faire pareille annonce au milieu de la nuit. La vieille femme se met à trembler.

— Ton homme est mort. Tué par une flèche.

Je n'ai que le temps de l'attraper avant qu'elle s'effondre.

— Maly...

— Inna, écoute-moi, c'est très important. Je dois savoir où il était.

— Maly...

— Inna, où était-il ?

— La Volée, Roch... Il était parti pour la Volée...

— Mais que faisait-il, si loin ?

— Il devait y rester seulement trois ou quatre jours, pour...

Oh ! Maly... Mais qui a pu vouloir ta mort ?

— C'est ce que je veux découvrir, Inna.

— Où est-il ? Je veux le voir !

— Inna, écoute-moi. J'ai fait mettre son corps à l'abri. Tu le verras demain. Tu ne peux pas sortir seule de nuit sous cette tempête, tu m'entends ?

— Oui... Non...

— Je dois te laisser, Inna. La cité est en danger.

J'embrasse les mains fripées de la vieille femme.

— Ça ira ?

— Oui... Merci mon petit... tu es un bon garçon. Tu as toujours été un bon garçon...

Je renverrai sa flèche au fourbe qui a osé mettre fin à la vie de cet homme. Je referme la porte, la gorge étranglée, et agrippe l'échelle de corde qui mène à la passe des plateaux.

Je laisse derrière moi les meurtrières du dernier poste de garde. Les feux d'alerte disparaissent, avalés par la pluie, tandis que ma course m'entraîne à la conquête des à-pics. Le défilé résonne, au loin, du pas cadencé de la Garde d'Airain. Mes hommes verrouillent un à un les points névralgiques de la cité. Défier l'Imprenable. De mémoire d'homme, aucune armée n'a commis la stupidité de venir risquer ici sa piétaille. Surtout par ces sentes taillées dans le vif du roc ! Le monde va donc si mal pour se laisser choir à de tels actes de désespoir ?

L'effort, mes muscles le refoulent sans fièvre ni fatigue. Je ne prête pas plus attention aux affres de l'orage. Étrange nuit. Ma colère ne vaut plus rien sur ces hauts surplombs. Un sang de glace coule désormais dans mes veines. Rien ne me détournera de mon devoir.

— Moi, Grand Gardien de la cité d'Almenarc'h, repousserai cette vermine à la mer et à la mort ! Par Almenburh, l'épée des Gardiens, j'en fais le serment !

Je rentre mon poing et redonne du rythme à ma course, pendu au-dessus des premiers gouffres hurlants de l'océan. Mon regard s'échappe le long d'un rocher défiant seul, de son doigt péremptoire, le Lybérien : la Pointe-Couchée. Elle me fait penser à mon fils. Lui qui enfant échappait souvent à notre vigilance pour venir contempler, depuis ce promontoire, les vols en piqué des triptères argentés.

— Erkan, mais où es-tu, mon gars ?

Une bourrasque me jette à terre et m'envoie rouler vers le vide. Je n'ai que le temps d'entendre claquer ma main contre la pierre. Elle y reste accrochée, par réflexe. Je beugle devant mon imprudence.

— Imbécile ! Mais tu veux donc mourir ?

Mon fils me trouble à ce point l'esprit pour oublier qu'à ce détour de falaise, au plus fort de la tempête, souffle un vent fou connu même des simples d'esprit ? Je me relève, arqué contre la furie des éléments, et repars à l'assaut de ces trois mille pas de déclivité qui me séparent encore de l'Aaltus. Maleek, vieux brigand, revenir en vie de la Grande Guerre, et te faire voler ta mort par la flèche d'un miséreux ! Je prie le ciel pour qu'Almenarc'h mérite ton sacrifice !



La nuit demeure mais l'orage s'évanouit dans les lointains. Je m'arrête un instant, m'éveillant de ma longue course, essuyant d'un revers de manche l'eau chargée de sueur qui me brûle les yeux. Les plateaux devraient s'étaler ici de toutes parts, mais je ne distingue que les jeux pesants du brouillard. Inutile de chercher une armée là où je ne distingue même plus mes propres pieds. Je m'adosse contre un rocher, à l'abri du vent, et laisse venir le petit matin.

Je frissonne sous la chaleur des premiers rayons du soleil. J'ouvre les yeux, en sursaut, fâché de mon présent somme, et retrouve aussitôt mon poste d'observation. Le jour chasse les brumes résiduelles, faisant danser au milieu des frimasses hydres sans

tête et monstres marins. Mais un mouvement affûte soudain ma vigilance. Des formes courtaudes, étrangères à ce paysage, progressent péniblement entre les roches. À leurs armes légères, je pencherais pour des éclaireurs. Je glisse, de bloc en bloc, furtivement, et serre au plus près cette poignée d'hommes. Ils sont quatre. Non, cinq. Quatre. Mais ? Ces falots ne voient donc pas les falaises ? Voilà qu'un deuxième bredin disparaît sous mes yeux, avalé par le vide ! Il me faut surgir au milieu d'eux pour garder de la mort le dernier de ces malheureux ! Il vacille, sans grâce, au bout de mon bras, la gorge broyée dans l'étreinte de ma poigne de fer. Je l'approche de mon visage pour mieux le voir, et l'interroge fraîchement.

— Dis-moi, ignoble pourceau, qui mène ainsi ses gens à la mort ?

Je relâche ma prise, subtilement, pour laisser le passage d'une réponse. Mais l'homme préfère me rendre le jus noir d'un mauvais crachat. J'ignore quelle racine puante mâchouille ce mi-séreux, mais voilà typiquement le genre de réponse qui m'insupporte. Je resserre vivement ma prise.

— Qui mène là ces hommes ?

Cette fois, menacé d'asphyxie, l'éclaireur panique.

— Ign... Ignule de Talland'Ar, l'grand commandeur des arm...

Arhhh !

Voilà une réplique qui n'est en rien préférable à l'autre. Talland'Ar, ce fidèle allié des contreforts, viendrait ici en traître ? Mais que se passe-t-il ? Je croyais que nous avions des relations détendues avec les territoires du nord ?

— Combien d'hommes ?

— Rhââa...

— Je donne l'impression d'aimer répéter mes questions ?

Combien ?

— Rhârg ! Tout c'que l'nord compte d'affamés et de... et de...
ahhR !

Cette fois, je ne suis pas la cause de son rôle. Deux pointes de fer jaillissent simultanément de sa poitrine, faisant fi de sa cuirasse et de ses courtes plates. Deux flèches puissantes qui m'arrachent un frisson d'effroi. Ces plumes pourpres et ces jeux de ligatures savantes ne sont d'usage que dans la male-contrée. Saham serait derrière cette sombre maraude ? L'ennemi ancestral aurait fait le

tour de la Terre depuis ses grands méridions pour nous revenir par ces passes ? Ridicule ! Je brise une hampe d'un coup sec pour récupérer l'empenne.

Sifflement.

Impact.

Une troisième flèche orne maintenant le dos du malheureux. L'archer qui ajuste ainsi ses cibles dans la pénombre d'une brume matinale, au bruit de nos voix, mérite toute mon attention. Le moindre cliquetis peut m'être fatal. Je lâche le mort, le cédant par là aux lois de la pesanteur, et me retire en silence.

Je me coule derrière un rebord de falaise et m'engage dans une descente effrénée.

CHAPITRE 2

CALAGALAK, LE MERCENAIRE

Le vent me crache de nouveau ses embruns au visage. Peste soit cette contrée qui jamais ne sèche. Je vomis ces relents de mer, et ce sel qui m'encrasse le poitrail. Par certains atours, ce plateau décharné pourrait pourtant me séduire. Telles ces ombres levées en cohortes par la nuit tombante, émanations hurlantes, rampant entre les roches en quête de résurrection. Horreur et dégoût, ce ne sont pas les ténèbres qui glapissent, mais ces têtards efflanqués qui s'en viennent refluer à mes pieds ! Je cauchemarde les yeux ouverts.

— *Ayara Gara Atharza !*

Pauvres choses dégénérées ! Je croyais ces geignards fatigués de marcher, mais ils en trouvent, des forces, pour nous branler leur camp de fortune !

— *Aya ! Maraza Arma Fraha !*

Vite ! Il faut se protéger de la nuit ! Vermes tremblantes, ramassis de fonds de sac séminal, vous oseriez vous comparer à ceux de ma race ? Mais mon cheval seul viendrait à bout de votre armée de tiques anémiées ! Misérables cul-terreux, juste bons à crever de faim la gueule ouverte, à côté du grenier du monde. Ah ! mais non, vrai de vrai, les braves s'en vont piller Almenarc'h !

— Amarha Fakah !

Mes deux soudards se préparent au combat, méthodiques, sans descendre de cheval. L'idée de souiller leurs bottes de cette fange les révulse autant que moi. Cahamak s'enduit le torse de musc et d'huile de pourpre. Voilà les valeurs viriles de mon peuple !

Le cuir noir de mon pantalon grince contre celui de ma selle. Mon pur-sang piaffe et souffle. Il sent l'orage qui approche mais tressaille à peine devant le premier éclat de foudre. Le menu fretin, lui, s'affole un peu plus à nos pieds. Je me tourne vers mes comparses.

— *Ara ? Aka Marha ?*

Cahamak lustre une dernière fois les tatouages de son crâne chauve et pose sa main sur la poignée de son épée.

— *Aha.*

Fins prêts. J'éperonne mon destrier. La marée de soiffards nous ouvre le passage, sur le seul ordre silencieux de nos pres-tances. Je ne peux réprimer un rictus à la vue de ce chefaillon qui, juché sur son poney nain, se fait donner du « grand commandeur ». L'imbécile appelle ses crevards aux bombements de torse, comme s'il s'agissait là du secret de la victoire. Regardez-moi ces gueules béates... quel triste spectacle. Mais que ce chef est grotesque ! Si je n'avais pas de plus hauts devoirs, je prendrais plaisir à étudier de près l'anatomie de ce monsieur !

Je tente de me recentrer sur ma mission. Ce guerrier, ce Roch Targe del Arc'h, gardien d'Almenarc'h, devra se présenter au meilleur de sa forme. Mon maître et seigneur m'a promis un duel digne de ma personne. *Aka-harza !* Un vrai combat à mort, voilà bien la seule perspective qui me réchauffe encore les sangs !

Les sabots du poney nain viennent à notre rencontre. Cheveux et crins filasses se confondent en une masse molle et bon-dissante. Deux yeux d'un regard lavasse tournent autour de moi sans jamais me trouver. Je serre très fort la mâchoire pour résister à l'idée de me payer une décollation, et trouve à rabattre ma fureur sur un hexapode de passage. Un taon, dans l'erreur, qui au terme de sa quête de sang vient de rencontrer le plat de ma main. Je ferme les yeux et fais rouler ma tête pour décontracter les muscles de mon cou. Une voix aigrette met fin à mes derniers espoirs de tranquillité. Ignule, chef des veules, prend la parole.

— ... Nous nous arrêtons là pour la nuit, mercenaires. Trouvez-vous une place dans le camp et tenez-vous tranquilles. Votre présence rend mes hommes nerveux.

Chercherait-il à m'excéder ? Mais que fait-il ?

— Touâ attendre réponse de kchevâl â mouâ ?

— P... Pardon ?

— Fîxer oeûil kchevâl â mouâ âst coutûme â touâ ? Mouââ devouâr pârlar â pôney ?

— Mais nullement, je ne voulais pas vous manquer de respect, et...

Il insiste pour donner la réplique à mon cheval. Pour son salut, je vais donc m'adresser à son poney. Après tout, l'œil de cet animal brille de la même intelligence.

— Aha ! Touâ pâs peur, petit pôney. Nous pârtîr. Nous prôffîter nûît pour recônnaissance.

— Ah... Mais inutile de vous donner cette peine, mercenaire, j'ai déjà envoyé dix de mes cavaliers sur les plateaux, peu avant la nuit.

— Touâ ksûr qu'ils pâs kse perdre, petit pôney ?

— ...J'ai toute confiance en mes hommes, Messire Calagalak... Je vous assure... vous pouvez vous reposer l'esprit tranquille.

Les mots qui sortent de cette bouche ont-ils le même sens que ceux qui entrent dans mes oreilles ?

— Confiance, trâquîle... Je prâfâre recônnaissance mouâ-même.

— ... Messire Calagalak, j'insiste pour...

— Ksûffît ! Je recônnaissance ! *Ayamar, Aya Maraha ! Taya taya taya !*

Je pars au galop à travers le camp moribond, suivi de mes deux bretteurs. Ce gueux vient à l'instant de m'ôter un dernier doute. Écraser à moi seul cette armée de crève-la-faim ne m'apporterait aucun plaisir.



Nous chevauchons sous la pluie battante. Flotte et roche se répondent. L'eau ruisselle sur nos corps huilés et perle en flaquas

contre nos cuirs, menaçant à tout instant d'en pénétrer la graisse. Ce pays est plus humide qu'un fond de puits ! Je me sens moisir !

— *Taya ! Aha !*

Mon cheval renâcle et tente de se cabrer, harassé lui aussi par ce mauvais grain.

— *Tata Aya Maraka !*

Il n'y a rien, ici. Que du vide et des reflux marins. Et ces plantes gluantes qui empoissent mes bottes ! Me prendraient-elles pour une mouche ? Seigneur et maître, il faudra en aligner, de la pourpre, pour me faire oublier ceci !

— *Ahaaah... Hah !*

Je pousse ma monture vers le bord de la falaise et me tient un instant à l'arrêt. Ce vent déboussolé, il me porte des bruits de voix. Là, devant nous, des cavaliers palabrent en désordre.

— *Ayarah, Amana Kahal...*

Mes compagnons opinent du chef. Nous approchons doucement.

— ... et y'a que tchi à gagner par ci, je vous le dis moi, la jeunesse. Notre seule assurance est d'y trouver le trépas !

— Chu' ! Taisez-vous ! Y'a du bruit pas de nature par là... Hola ? Qui va là ?

Nous venons de trouver les vaillants éclaireurs du chefaillon, et leurs terribles poneys de guerre. Un moment de détente se profilerait-il enfin ?

— Hey ! Répondez-y, vous autres !

— Câlme. Mouâ mâssîre Calagalak et eux, hômes â mouâ.

— Ah ! Hum... Messire... Vous prenez l'air ? Heu... Je veux dire, vous êtes là...

— Îgnûle dîre dîx recônnaissances. Mouâ compter vous neuf petits pôneys et quâtre recônnaissances. *Ahara Tarka Magdalah ?*

— Hi ! Quelqu'un a t'y compris ce qu'il dit, ce bestiau ?

Je dégage d'un geste ma lame de son fourreau, et, ce faisant, la tête de ce singe parlant.

— Mouâ-je mîeux pârler langue â vous, mâtenant. Oû recônnaissances ?

J'attrape à pleine main la crinière du poney le plus proche, et le soulève de terre. L'animal pousse un hennissement de terreur.

L'homme qui le monte se liquéfie devant ma force brute. Je plonge dans le fond de ses yeux.

— Mouâ dâvouâr kchercher langue â touâ dans gôrge ?

— Nne... ne... non !

— Pârle !

— Je... je va parler ! Pas loin de là, nous est tombés sur un vioque qui fuyait la campagne, en faisant courir ses jambes. Nous y avons donné la chasse, mais-y courait bien, le saligaud, y courait bien mieux que nos chevaux !

— Pôneys !

— Pa... Pardon ?

— Vous pôneys nains ! Çâ, kchevâl.

— Ou... Oui. Bah, y aurait pas toutes ces trous de crevasses dans le plateau, on y courrait mieux ! Enfin, le temps de passer une crique, et le ve là qu'il avait pris du large ! Mais on a fini par le chopper.

— Lûî îcî ?

— Euh... Non. Scottsën lui a refileé une flèche dans le dos, bien calée entre les omoplates. Un très fameux archer, le Scottsën ! Vous auriez vu ça ! Le vieux saligaud, il a pas fait long pour dérocher dans le vide !

— Où ?

— ... Bé... ça... c'est-à-dire... avec ce temps, on sait pas trop.

— Touâ ksûr lûî môrt ?

— Heu... oui ? Hein, les gars, dites-y voir au sire...

Un éclair fracasse le ciel. L'homme devient livide en surprenant mon regard perdu sur les damasquins de ma lame. Je serre d'un peu plus près la crinière de son poney.

— Je voulouâr entendre Scôttsën, petît ksôldât.

Il ravale un hoquet.

— Scottsën... Il a viré dans le vide, cause que sa cavale elle a glissé des quatre fers par-dessus le bord de la falaise. C'est pour ça qu'on est là. Nous, on garde les chevaux, et...

— Pôneys !

— ...

— Où être vôs ôtres ?

— Y... Y trouvent la passe à pied, pour...

— Ksîlence ! Mouâ plûs confiance en bon piéd dû pôney de Scôttsën que dans bon flèche de Scôttsën !

— Euh... oui... j'comprends pas tout, mais, oui...

— Vous pàs vouâr hôme-fûîr môrt ! Vous incâpâbles !

Amaha ! Laisser s'échapper un témoin ! Autant annoncer haut et fort à tout Almenarc'h que le grand Ignule se prépare à livrer bataille ! Je passe ma lame en travers de la gorge du mauvais bavard et relâche son poney. L'animal, de surcroît affolé par un coup de tonnerre, part en ruades, bientôt suivi dans le vide par le reste de la troupe. Ne tiennent-ils pas plus à la vie, dans ces contrées du nord ?

— *Cahamak, Carazak ! Agarma Al Cahama ! Parabla A Îgnûle Da Cabalah !*

— *Aha, Calagalak.*

Mes deux lieutenants tournent bride et piquent des deux en direction du camp. Le chefaillon va devoir faire marcher ses troupes de nuit. Il est hors de question de laisser dormir ces incapables pendant qu'Almenarc'h se prépare à nous recevoir. Quant à moi, je vais improviser une petite chasse. Un fuyard, cinq éclaireurs perdus au bord d'une falaise, et une tempête : voilà enfin de quoi m'ouvrir l'appétit !



Je mets un pied à terre, et abandonne mon cheval sur une vaste dalle.

— *Amah'Tar.*

L'animal baisse les oreilles. Il se tiendra tranquille jusqu'à mon retour. Je poursuis ma piste le long d'une ligne de crêtes. Le jour se lève, timide, révélant à travers un brouillard de lait cinq silhouettes trébuchantes. Petits éclaireurs, je vous ai débusqués. Je me glisse derrière eux jusqu'à trouver le bon poste de tir, et attrape mon arc en os pourpre. Je choisis deux flèches dans mon carquois de peau, encoche l'une d'elles, et m'immobilise. Ces animaux ne sentent même pas venir le danger. *Mahaya.* Pourtant, pour vous, mes agneaux, je suis la mort. Qu'avez-vous fait de votre instinct ? Je bande mon arc, lentement, et bloque ma respiration. Les battements de mon cœur font sauter la pointe de métal, doucement. De plus en plus doucement. Je ferme les yeux, pénètre le silence,

et décoche un trait. Puis deux. Je sens les corps sans vie basculer dans le vide. Sans un cri. Deux nouvelles flèches fendent les airs, portant à quatre le nombre des victimes sacrificielles vouées à l'autel de ma cruauté. Je feule de contentement.

Mais je souffle bientôt ma rage par les naseaux. *Amahara!* Quelqu'un s'invite au milieu de ma partie de chasse ! Qui voudrait me voler ce mauvais gibier ? Le vioque de Scottsën ? Non, celui-ci me paraît fort et vigoureux. Sa voix tonne et réclame de la palabre. Un cérébral. Je vais lui distiller quelques finesses de mon pays. Je ferme les yeux, laisse le vent guider mes sens. Encoche, bande et lâche un trait aussitôt doublé. Je prépare une dernière émissaire. Pour toi, homme d'Almenarc'h. Guide-moi, brise le sceau de cette harmonie naturelle, charme la tête de ma flèche ! Un craquement répond à mon appel. Je lâche un trait qui, sans passion, rencontre de nouveau la cuirasse de l'éclaireur. Trois flèches pour un sac d'os, c'est bien de trop. Ce corps peut bien s'effondrer, il me manque une cible. Je respire les moindres variations du vent, prêt à décocher la mort, mais n'entends que les plaintes du large. *Aha.* Notre visiteur s'est retiré, sans un bruit. Du grand art, mon ami. J'aurais pu tuer dix des plus fiers lascars d'Ignule sans qu'ils comprennent quoi et qui les trahissait. Mais par ta fuite, menu coquin, tu me livres le secret de ta passe !

J'écraserai de ma botte le gardien d'Almenarc'h avant que sèche le sol...

CHAPITRE 3

ROCH, LE GRAND GARDIEN

Je profite un instant de la vue offerte par une trouée dans les nuages. La rade de Port-Marin m'apparaît, prise sous la tempête et baignée des débris d'une armada en flammes. Les furies du Lybérien ont eu raison des stratégies d'un mauvais capitaine ? Aucun corsaire n'écraserait ainsi sa flotte contre nos récifs et nos chaînes sans espoir de butin. Les brumes s'élèvent et se déchirent pendant ma descente des hauts surplombs, poussées par les fumées chaudes de l'incendie. J'aperçois l'île de la cité, au fond de

son fjord, souveraine. Les feux d'alerte déversent leurs cascades d'étincelles sur les murs de la ville.

Je passe déjà sous les meurtrières de la porte des Plateaux. Mon œil averti devine la présence de reflets métalliques dans les creux de la roche. Alimtel a déployé ses amazones. Plusieurs compagnies d'archères me tiennent en joue, parfaitement immobiles, prêtes à tuer.

Ma course tombe en arrêt devant les premières armures de la Garde d'Airain. Elles me font face, en files infinies de statues, attendant mon ordre pour prendre vie. Je frappe du poing contre mon cœur. L'armée entière me répond, d'un seul homme, posant le bouclier à terre dans un gong de bronze. À mon approche, les premiers gardes pivotent et me livrent passage. Les armes claquent, les regards se figent. Je sens couler dans leurs veines toute la vigueur de l'Almen. Les rangs se reforment derrière moi à mesure que je progresse. Un homme vient à ma rencontre, accompagné de la doyenne des amazones. Ses pas fendent les lourds tabliers d'acier qui tombent de ses jupes et plastron. Corzah le Bestial, Gardien de la porte d'Arc'h.

— La Garde est prête à broyer de l'os, Messire Roch.

— Bien, Corzah. L'armée de Talland'Ar me talonne.

— Talland'Ar ? Mais que viennent faire ici ces pieds plats ?

— Mendier.

— Une armée de mendiants ? Et pourquoi ne pas leur livrer bataille sur les plateaux ? Les surplombs vont nous gâcher le plaisir !

— La sagesse nous l'interdit, Corzah. Il n'y aura aucune gloire à tirer des faits du jour. Alimtel, vénérable doyenne, nous aurons besoin de toutes vos ressources, aujourd'hui.

— Seigneur Roch, mes archères sont à vos ordres.

— Eh bien que brillent les feux rouges de la guerre !

La vétérane sourit, et choisit dans son étui une flèche munie en pointe d'une poche de cuir rouge. Elle bande son arc, lève la tête, et livre son trait par-delà la brumaille aux caprices du vent. Le feu du castel s'embrase soudain de grenat, donnant le signal, de brasier en brasier, à toute la cité. Pas un Grand Gardien depuis Artel, mon père, n'avait fait donner l'alerte rouge. Pourvu que je sois digne de lui en ce jour. Je salue mes deux Gardiens, et m'engage prestement dans les brumes du pont suspendu. La porte de l'île prend place,

doucement, au sommet de son escarpement. La garde se range sur mes ordres. Un homme m'attend, paré de son armure. Il relève la visière de son heaume.

— Fagar ? Tu n'es pas à Port-Marin ?

— Ma présence au port est inutile, Grand Gardien. Arka a pris la relève. Je tenais à m'entretenir avec vous de vive voix.

— Je dois m'équiper au plus vite, marchons vers la salle d'armes. Qu'y a-t-il ?

— Le port n'a jamais été menacé. Les pirates n'ont poussé que des bateaux de planches mortes contre nos chaînes. Une flotte sans équipages, Roch. Nos archères n'ont même pas décoché une flèche. Puis des bacs incendiaires sont venus percuter le tout, sans autre effet que d'ajouter de la fumée à la brume !

— Une diversion ?

— À l'évidence.

— Les pirates de Rajaya n'opèrent jamais sans raison.

— Et les plateaux ?

— Talland'Ar qui nous envoie ses troupes dans ce qui ressemble à un raid désespéré. Mais j'ai aussi en poche une empenne de Saham.

— Saham ?

— Oui, je n'en sais pas plus long. Écoute, passe les troupes en revue. Moi, j'ai à parler au roi.

Mon second disparaît dans le brouillard tandis que je remonte les ruelles détrempées d'Almenarc'h. La ville se remet doucement des violences de l'orage. Les gouttières de pierre déversent des torrents d'eau sur la chaussée bombée. Même les embruns largués par les chutes portent en eux d'inhabituelles senteurs de terre. Je dépasse les dernières tours défensives des hauts-quartiers de l'île, et gagne par des coursives dérochées les abords du palais. Aucun pillard n'a jamais atteint l'ombre de ces blocs monolithiques.

Le soldat de faction m'ouvre la porte piétonne qui s'enfonce ici entre les contreforts de la muraille. J'entre dans les bâtiments de la garde, les hommes font claquer leurs cuirasses sur mon passage. Je réponds aux saluts, traverse les longs couloirs de l'avant-corps, et pousse un faux parement de pierre. Une fente sombre m'avale dans un réseau d'entre-murs. Ces coulisses mènent en tout point du palais l'initié qui en connaît les secrets. J'aime le silence qui

règne dans le ventre de ces maçonneries titanesques. Le temps est ici comme suspendu, perdu au milieu des enchevêtrements de poutres et de renforts.

Là, ce pan de mur est escamotable. J'écarte la tenture qui masque cette sortie, et traverse la galerie royale. Deux vouges s'abattent et se croisent soudainement sur ma route.

— Nous avons ordre de ne laisser passer personne, Messire Roch.

— Garde, c'est de moi que tu tiens ces ordres. Écarte-toi.

— Cet ordre-là nous vient de plus haut, Messire, et il vous est précisément destiné.

L'homme baisse les yeux, visiblement navré de m'adresser la parole en ces termes. Quatre gardes se placent en renfort dans le couloir, pointant en mon endroit leurs armes d'hast. M'interdire l'aile royale ? Alkar, tu crois vraiment t'en sortir comme ça ?

— Gardes ! La situation dépasse toute démarche officielle. Je dois parler au roi, poussez-vous !

Je force le passage, d'autorité, mais les lourds battants de l'antichambre s'ouvrent sur le faux laquais du roi. Cataxak. Il me regarde, d'une mine affectée.

— Je m'incline bien bas et vous salue, Messire Roch...

Ce fourbe n'en pense rien. Comment le roi peut-il supporter le persiflage de cet homme ? Cataxak poursuit, en agitant ses fausses manches sous mon nez.

— Messire, le Seigneur et Roi des Hommes, le Grand Sire Alkar d'Almenarc'h, me fait vous dire à quel point il était... contrarié de ne point pouvoir vous accorder audience. Le Sire attend de vous que vous défendiez la cité. Naturellement, une fois la menace écartée, le puissant Alkar se fera le plus grand plaisir de répondre à toutes vos interrogations...

— Assez ! Vous n'avez pas à entraver ma route ! Vous n'êtes rien pour moi, serviteur ! Et cessez d'agiter vos robes sous mon nez ! Vos parfums m'insupportent !

— Messire, s'il vous plaît, soyez gentilhomme. Le Seigneur et Roi des Hommes connaît les questions qui troublent votre esprit, et sa grâce est sincèrement désireuse de s'acquitter des réponses qui vous reviennent de droit. Mais, avant, le Sire compte obligeamment sur vos compétences, dirons-nous... particulières,

pour écarter la terrible menace que fait peser sur notre ville le traître roi Froissard de Talland'Ar. Il en va évidemment de la sécurité de notre paisible cité, ainsi que de celle de la reine.

— Milena ? Mais que...

— La reine vous presse, Messire, d'accomplir avec zèle votre devoir. Allez, Grand Gardien, vos questions et tracas ne seront bientôt plus...

Des pas résonnent dans le couloir et me détournent de l'être abject. Un coursier se fait sèchement arrêter par la Garde Royale.

— Messire Roch ! Messire Fagar m'envoie vous dire que l'agresseur arrive en vue des surplombs !

— Ces chiens me talonnaient donc de si près ?

L'homme trouble du palais agite de nouveau ses brocards.

— L'instant est à la prise d'armes, Messire. Vous devriez...

— Vous, écoutez-moi. Je ne suis pas homme de patience, alors ne m'envoyez plus vos soieries à la face, sans quoi je vous les fais manger jusqu'au dernier fil !

Maudit bavard. Je bouscule les gardes, hors d'humeur, et traverse dans l'autre sens les couloirs du palais. Je dois me hâter. Aucun de mes hommes ne répandra la mort avant que je ne sois en mesure de mener l'assaut. Ainsi sont faits les codes d'honneur de cette cité plusieurs fois millénaire. Je laisse les hautes voussures de la salle d'exercice et fais irruption dans ma chambre d'armes, baudrier et épée des Gardiens à la main. Mes valets arrachent aussitôt mes vêtements de bure pour des feutres ajustés. Une tunique bleue, brodée jusqu'aux genoux de fils d'argent. Le vieux Gahal surprend mon regard.

— Messire, ces motifs sont une création de mon épouse. J'ai pris sur moi de devancer votre anniversaire de solaison pour l'occasion.

— Les Cinq Chutes et ses Gardiennes ?

— Les anciennes armoiries d'Almenarc'h, oui. Pour vous donner du courage au combat, Messire.

Le vieux maître d'armes deviendrait-il sentimental ? L'instant doit lui rappeler sa jeunesse et ses hauts faits sous le commandement de mon père. Il m'aide à passer ma brigandine, et tire sur les sangles de mon corselet. J'échappe un instant à ses bons soins et exécute quelques enchaînements. Gahal hausse un sourcil

broussailleux, desserre une boucle, et reprend son ouvrage. Il suspend, une à une, mes larges plates pectorales, et fixe spallières et tassettes comme pour épaissir encore ma stature. J'enfile une paire de bottes de cuir armé de fer, reprends mon baudrier, plonge mes mains dans des gantelets d'acier, et réclame les deux dagues que le vieux maître examine de son œil valide. Ce vétéran de la Grande Guerre sait mieux que personne qu'au combat vivre ou mourir ne doit rien au hasard. Non, vieux maître, ces tranchants ne souffrent d'aucun défaut ! Il me les remet, non sans vérifier une dernière fois leur équilibre, et me tend Almenburh, avec cérémonie. C'est un honneur, pour quiconque, de toucher l'épée des protecteurs de la couronne. L'épée du protecteur de la reine.

— Messire Roch, laissez-vous là vos cuissards et jambières ?

— Oui, Gahal, le temps presse.

Je coiffe mon heaume, dégaine une dague, puis l'autre, tourne autour de Gahal, rentre mes lames dans leurs fourreaux, attrape Almenburh dans mon dos, la fais tourner au-dessus de ma tête, et la replace dans sa longue gaine. Tout est en ordre.

— Une dernière chose, Gahal. Regarde dans la poche de ma cape.

Le vieil homme fouille mes frusques, porte l'empenne pourpre à son œil, et se crispe brusquement.

— Mais où avez-vous trouvé ça, Messire ?

— Dans le dos d'un éclaireur de Talland'Ar.

Je gagne la terrasse et avance sur le corbeau ¹ d'Imputraï qui surplombe le lac. J'attrape à pleines mains les poignées de cuir de ma tyrolienne et m'élanç dans le vide. Le poids m'emporte aussitôt en contre-bas, et me fait brutalement atterrir sur les dalles du quartier d'Arc'h.

— Pour Almenarc'h ! Pour la terre de nos ancêtres ! À moi, la Garde ! Jusqu'à la mort !

Les brasiers d'alerte explosent en gerbes de lumière alors que je traverse les sombres arcades en hurlant. Une pluie de flèches obscurcit le ciel et s'abat en sifflant sur les assaillants. La Garde, jusqu'ici impassible, s'anime et devient subitement mortelle. L'armée ennemie reflue, en désordre, prise de panique, rendant les surplombs plus meurtriers que tout homme. En cet instant,

1

Se référer au lexique en fin d'ouvrage pour les appels de note.

mille bras me soulèvent de terre et me propulsent sur le front. Ici et maintenant se déchaîne alors, sur des vies bien trop fragiles, l'art millénaire de mon entraînement guerrier. Je m'effraie de mon efficacité à distribuer la mort armé de mes seuls gantelets. Ne serais-je né que pour tuer ? Voilà toute ma peur au milieu du fracas des armes et des cris.

L'adversaire plie devant l'assaut d'un seul homme. Moi. Et je n'ai toujours pas dégainé. Un colosse surgit alors des rangs. Il ne porte pour toute armure qu'un froc de cuir noir et des bottes de cavalier. Sa peau, empourprée, dégage l'odeur d'une bête. Des tatouages s'enroulent en lignes sombres autour de ses bras et de son torse. Ils remontent le long de son cou massif et viennent masquer tout entier son visage et son crâne lisse. Voilà donc à quoi ressemble un Guerrier Pourpre de Saham. Voilà donc contre qui se sont battus nos ancêtres. Que viens-tu faire ici, homme du sud ?

Le soudard fait alors subitement la démonstration de sa force brute. De quelques coups de boutoir, il dégage morts et vivants de son aire de duel. Je réponds à son invitation silencieuse. Mes dagues fusent hors de leurs fourreaux, sans artifice. Je fends l'air, le laissant face à moi aussi véloce qu'une tare de plomb, refuse son fer, et entaille son torse, profondément. Toujours plus profondément. Jusqu'au coup fatal. En pleine gorge.

Je ne suis pas sorti du combat que deux silhouettes tout aussi massives se détachent des rangs. Un arc dépasse de l'une d'elles. L'autre marche sur moi, impatiente de laisser parler sa puissance. Le guerrier abat son épée sans détour, m'obligeant à contrer de mes lames. Les étincelles jaillissent de toutes parts. Peu d'hommes supporteraient la densité de ce guerrier. Mais que me veulent-ils ? Prouver leur valeur à la face du monde, ou exécuter quelque basse besogne ? Ma question me vaut d'être violemment projeté contre la paroi. Le mercenaire pousse sa vanité à me donner le temps de lui faire face. Une erreur qui signe son arrêt de mort. D'un seul et même élan, je me redresse et perce fémorale, abdominale et jugulaire. Il s'écroule sur moi alors qu'une morsure me brûle la cuisse. Une empenne se promène, coupable, au bout sa tige. Plumes biseautées, barbes rouges. Traître d'archer !

L'homme replace lentement son arc et se saisit d'une lourde lame. Il exécute ses gestes avec calme, faisant soigneusement rouler

ses tatouages sur la surface de sa peau. Des pointes osseuses, plantées dans ses avant-bras comme des rangées de crocs, viennent à croiser et décroiser la danse de ces lignes noires. Le colosse m'observe, en souriant, certain de l'avantage que, par fourberie, il s'est octroyé. Croit-il que je vais laisser son dard me brûler les chairs ? J'enfonce la pointe, d'un geste franc. Ma vue se brouille. Ma bouche se tord. Mais mon heaume garde le secret de ma souffrance. Je serre les dents, brise la flèche, et l'arrache de ma cuisse. Puis je tire de sa gaine, tout aussi lentement que mon adversaire, la noble et prestigieuse Almenburh. Je me place en garde.

Le Guerrier Pourpre me harcèle de sa bâtarde, me poussant par esquives successives à prendre appui sur ma jambe blessée. Je me traîne dans mes déplacements. Ce combat est devenu inégal, et il le sait. Il jubile et laisse s'épanouir un large sourire. Je cherche la botte idéale, expéditive, mais... ma vue se... se trouble. Le sol se met à tanguer. J'ai été... drogué. Empoisonné ! La flèche !

Je ne vois pas arriver la lourde lame de mon adversaire. Je ne la sens pas m'éclater le gantelet et me faire lâcher Almenburh. Et j'ignore qu'un pied la pousse déjà dans le vide. Je titube et... m'écroule sur le sol. L'homme peint de pourpre fait voler mon heaume, me déchirant une narine. Une pluie d'étoiles sombres inonde mes yeux. D'une étreinte mortelle, le guerrier me soulève de terre, puis me glisse à l'oreille :

— Calagalak meurt touâ, gârdîen, râmplîssânt ksâ mîssîon.
Il me lâche, dédaigneux, par-delà le surplomb.

Dans un dernier éclat de lucidité, tandis que je bascule dans le vide, je vois la Garde d'Airain se soulever, Corzah le Bestial en tête, et charger ce qui reste de l'ennemi.

Des cornes de brume déchirent l'air.
Ma reine...

CHAPITRE 4

CATAXAK, L'HOMME DE L'OMBRE

Odieuse puissance, objet de spoliation, tu émanes des tréfonds de cette île, et oses te refuser à mes sens ? Mais je finirai,

tortueuse créature, par percer les secrets de ton âme si délicate ! En l'attente de ce jour de triomphe, je me permets d'admirer la magnificence de ces lieux. La salle du trône d'Almenarc'h, immense ventre de pierre, s'épanouit sous son dôme de cristal. La beauté de ces baies suspendues n'est même pas altérée par les rincées de poudrin crachées par les chutes d'Almen. Je dois même reconnaître qu'en ces gouttes captives le soleil mire ses reflets avec grâce. Il enchante par là de ses jeux d'orbes tremblants les carreaux d'albâtre que je foule présentement de mes bottes en cuir fin de galuchat. La rencontre des éléments, des hommes, et de leur Dieu. Même si ce dernier manque singulièrement de présence depuis quelque temps.

Je prends pied sur l'encorbellement d'un escalier aux lignes simples et épurées. Les hommes d'Almenarc'h semblent ignorer les beautés et raffinements subtils de leurs ancêtres bâtisseurs. Qui emprunte encore ces galeries d'un autre âge pour gagner les terrasses hautes du palais ? Moi seul, homme de l'ombre et d'ailleurs. Je m'appuie au parapet et sens mes papilles s'affoler. Mirifique ! Je suis aux premières loges du spectacle !

Mon regard embrasse toute la rade depuis ce promontoire. Pitonnées au-dessus du lac aux étages inférieurs du quartier d'Arc'h, les voiles blanches des chasseurs de brume s'agitent dans les moiteurs de l'atmosphère. Elles capturent par légions d'infimes gouttelettes, sans se soucier du combat qui s'engage non loin de là. L'eau, cette substance vitale aux êtres inférieurs, doit couler sans relâche au creux des conduites.

Mais l'objet de mes délectations se porte quelques étages plus haut. L'assaillant, armé de guenilles, s'écrase comme vague sur roche contre une Garde d'Airain plus que torpide. Ces colosses de bronze attendent que leur paladin soit en mesure de mener l'assaut pour offrir la réplique, laissant l'ennemi s'acharner sur leurs cuirasses rutilantes jusqu'à l'épuisement. Quelle exquise distraction je m'offre là ! J'aurais dû retenir messire Roch Targe del Arc'h plus longtemps.

L'orgueilleux chef de corps, comme répondant à mes seules attentes, s'élanche dans les airs. D'un cri, il met en branle son armée. Mirifique. Le mur de bronze avance contre les pillards, en colonnes par quatre. Deux colonnes au centre, pour donner la mort, apportant

sur le front des troupes toujours fraîches, et deux colonnes sur les ailes, pour l'évacuation en ordre des soldats éprouvés. Inéluctable rotation. Mais le moment de savourer mon génie devrait arriver. Il ne peut rester en arrière. Pas lui, pas l'homme rogue qui, quelques instants plus tôt, a porté sur moi sa dernière insulte. Là ! Fidèle à mes prédictions, il fend sa garnison pour jaillir à sa tête ! Il brille de ses parures guerrières, au sommet de sa gloire, volant à sa mort par excès de confiance. Les hardes du nord reculent et se débandent devant sa coupable soif de sang. Mirifique !

Mais je me redresse contre mon parapet. L'excitation fait perler quelques gouttelettes de transpiration à la surface de ma peau. Je collecte bien vite le fruit de ces émois à l'aide d'un petit mouchoir de Sawa, et retiens mon souffle. Le point d'orgue de mon orchestration se présente. Une montagne de muscles et de pourpre déborde les rangs de Talland'Ar. En un éclair explose la violence sauvage du peuple banni. Roch virevolte, il esquive les coups sans même daigner sortir sa précieuse gardienne. Quelle insolence ! Et voilà que, sans la moindre esquisse de feinte, il fige son action d'un geste mortel. Mon guerrier s'effondre. Remplacé par deux de mes plus grands champions. Les vainqueurs en duels singuliers de tous les fous de guerre de Saham. Le premier s'avance.

— Allez... réduis-moi ce vantard en pièces de viande ! Non, pas comme ceci ! Incapable !

Je ferme les yeux et entre dans une lutte intérieure pour taire les mille et mille voix qui m'assaillent.

— Suffit !

Chaque combattant, chaque maître d'armes ingéré par mégarde au hasard de mes pérégrinations vient me confier à l'oreille ses plus sages conseils. Plus haute, cette garde... plus profonde, cette attaque. L'esquive, en l'action, aurait été préférable à cette parade...

— Mais taisez-vous !

Pardon ? Plaît-il ? Se peut-il que le silence, enfin, me parvienne ? Je rouvre les yeux, en catastrophe. Aurais-je manqué l'apothéose de ce spectacle ?

L'aire de duel est vide. Mon champion tient à bout de bras tout l'orgueil d'Almenarc'h, et le lâche dans le néant. Le son des cornes de brume émerge des galeries troglodytiques pendant que Roch Targe del Arc'h, le Grand Gardien, crève les nuages bas de sa

chute sans fin. J'espère que la mort laissera le temps à ce prétentieux d'apprécier l'étendue de son arrogance.

Les surplombs deviennent alors le théâtre d'une curée des plus abominables. Les cuirasses d'airain enfoncent les lignes ennemies dans une charge d'honneur. Je ne peux réprimer un rire nerveux en voyant mon homme de main devancer la Garde, à grands coups de taille, pour se ménager une sortie vers les plateaux. Mais je dois vous laisser là, mes petits, car de plus hautes distractions m'attendent !



— Roi Seigneur des Hommes, je vous annonce la mort du cauchemar de vos jours, l'auteur de vos nuits blanches, la légende guerrière qui faisait ombrage à votre règne glorieux, ce rival de toujours, amant de votre tendre épouse, la reine Milena de la Hautecombe, fille d'Hurdall de Belcastel et de Dame...

— ... Comment ? Que venez-vous de dire ?

— Roi Seigneur des Hommes ? Légende guerrière ? Rival de toujours ?

— Non ! Que voulez-vous dire par « amant de votre tendre épouse » ?

— Roi Seigneur des Hommes, vous me raillez sans ménagement... Je sais que vous ne pouvez ignorer une telle chose. Pas après avoir épousé de force sa promise. Vous...

— Trêve d'impertinence ! Et cessez donc vos moulinets !

— Roi Seigneur des Hommes... je suis votre bon vouloir.

— Et sa dépouille ? Je veux voir sa dépouille ! Que l'on m'amène sa dépouille ! Je veux la fouler aux pieds ! Broyer chacun de ses os ! Arracher...

— Roi Seigneur des Hommes, sans vouloir vous offenser, l'infortuné repose en cet instant dans les profondeurs abyssales du lac Almen...

— Je veux être certain de sa mort !

— Roi Seigneur des Hommes, Calagalak, mon tueur sahaméen, est aussi sûr... que la nuit suit le jour. Roch n'a pas survécu à ce duel.

— Retrouvez-moi sa dépouille. Et la bataille ? Je devais assister à la bataille !

— Roi Seigneur des Hommes, magnifique. Que dis-je ? mirifique ! Pardonnez à votre humble serviteur la survenue de contretemps perturbateurs qui ont quelque peu... précipité le lancement des hostilités. Mais vos troupes se sont montrées, Grand Sire, des plus valeureuses dans l'adversité ! Et vous voilà débarrassé, d'un même jet, d'un rival mieux aimé que vous et d'un allié galeux. Votre règne va véritablement pouvoir commencer...

— Cataxak, votre machination était ambitieuse. Un peu retorse à mon goût, mais, je dois le reconnaître, efficace. Je vais pouvoir envahir Talland'Ar, prétextant des représailles, et étendre ma main sur les terres du nord...

Je laisse le roi à ses rêves épiques, et quitte l'aile de ses appartements. Je regarde d'un œil amusé les frises mythologiques sculptées sur la lourde porte de bronze que deux gardes poussent devant moi. Elles figurent la création du monde par des êtres de légende. Mais qui suis-je pour me laisser aller à de telles récréations ? Croyances naïves ! Le jour viendra où je pourrai balayer ces fables sans fondement !

Je surgis dans le silence de l'immense salle du trône. Ce peuple arrogant s'imagine être à l'égal du nôtre, mais, devant l'Éternel, nous seuls, élus de Saham, sommes dignes de porter le nom d'hommes ! Et savoir poser des pierres l'une sur l'autre ne change rien à l'affaire ! L'architecture pâle de ce palais n'est que le reflet de notre glorieux passé.

Je remonte la rampe qui s'élance vers le trône, avec toute cette élégance et cette légèreté qui me caractérise. Ce siège de pierre blanche... Mais comment un objet usé par tant de vils fessiers peut-il attirer autant de convoitises ? La mienne est tout autre, et vogue en de plus nobles sphères. Au-delà de cet escalier qui reçoit ma sombre personne et qui s'enroule, imperceptible, autour du pilier central. Tant de pouvoir bâti sur un mensonge ! J'émerge sur la courte plate-forme qui se tient perchée en ces lieux, perdue à trente pas du sol. Devant moi, dans l'ignorance des vulgaires, se jettent des passerelles de verre. Elles enjambent le vide, sous le couvert de la haute coupole, et mènent l'imprudent à la mort. Car en

leur centre bée un gouffre tout aussi intangible que cette sournoise matière. Le fou meurt, mais pas l'érudit.

J'avance un pied au-dessus du vide et marche calmement vers la paroi naturelle de l'île tout contre laquelle ce palais est adossé. Là, dans le grain de la pierre, se dissimule l'insondable chambre des Murs-Sourds. Le lieu qui n'a d'écho que l'oreille... des dieux.

J'entre...

CHAPITRE 5

TELLERAN, LE VÉNÉRABLE SAGE-GUERRIER

D'aussi loin que je puise l'énergie de vie de notre bonne Terre, et tant salutaire que puisse être la sacralité de ce haut lieu résonnant du nom d'Almenarc'h, je reste ici incapable de quérir l'esprit de mon disciple déchu. Erkan se fait pourtant bien vivant. Je puis sentir icelui en mon for intérieur. Si par bonne logique s'entend qu'une erreur durant son Ultime Épreuve lui aura coûté l'Exil des Veilleurs, par quelle torse voie se sont-ils empressés de souffler leurs fumées noires en ses naseaux ? Conduire pareille intrigue sans l'aval et la tenue du Conseil des cercles, par moi présidé, est ineptie et vilenie. Faire condamnation d'Oubli et d'Exil en quelque discret recoin du monde exige ma grande sagesse, ou ne se peut.

Ce pendant, il me faut entendre que sentence fut perpétrée sans haut Conseil. Mon disciple est perdu, et, depuis lors, moi, vieux Sage-Guerrier, maître incontesté des Šhâmans, ne puis point en faire bonne trouvaille. De qui ma vile vieillesse se fait-elle encore la noble servante ? Pas d'Alkar, ce jeune roi tant bouffi de cette ignorance et de cette impéritie qui, depuis le Silence du Père des Pères, plongent la cité d'Almenarc'h dans les males ombres de la cupidité. À voir et revoir mes bonnes souvenirs, aucun patriarche du noble cercle n'eût à souffrir telle situation.

Ce pensant, je lance plus avant ma folle expédition. Je pousse mon esprit sénescant au-delà des déserts de cette région autrefois

verte et fertile, et commande mon vol par cimes et massifs. Perçant l'âme subtile de ce monde, je sonde l'infime qui vit en ces ravines, tant et si bien que sensation étrange s'en vient me troubler en ce cœur de la chaîne de Parthes. Un tact mental se précise en mon endroit, dont je ne puis percer l'origine. Mais quel initié peut-il m'être inconnu de ce côté-ci de la Grande Barrière ? Il émane forte et puissante Šhâmanie de cet esprit-ci, tant qu'il me faut lutter pour garder le contrôle de mes corps éthérés.

L'entité qui réside en ces lieux m'attire sans que je puisse résister plus avant. Je croyais fort naïvement que mon grand âge me garderait de ces candides stupeurs. Les temps se font fort troubles, depuis Ton Silence, Aïnhor Eran. Ah ! mon Dieu, que l'envie ne Vous prenne point de nous abandonner ici bas !

L'esprit ne m'accorde nulle trêve. Pis encore, il me capte et m'attire jusques au devant de son antre. Une caverne creusée en flanc de montagne. J'ose avoir l'espérance de ne point tomber face à quelque vile abomination.

L'attraction s'interrompt, me laissant flotter ci-là dans un endroit fort sauvage et empli de quiétude. Je descends lentement à hauteur de ladite cavité, trop intrigué par tant de mystères pour rester perché dans les airs. Celle-ci semble s'éclairer depuis le dedans. Par-ci ! Une présence ! Qui se fait plus lumineuse encore, et s'en vient plus avant au bord du gouffre, afin de plonger en dedans mes yeux un regard tant gris et tant froid qu'il paraît être d'acier. Mais cette chevelure blanche comme neige au soleil ? Et cette gracieuse figure ? Point d'abomination ne vit en ces lieux, mais une bien belle jeune femme ! Par ailleurs, j'ai bonne souvenance d'icelle pour avoir croisé un jour ses prunelles. Il y a de cela moult solaisons, en les ruelles d'Almenarc'h. Son minois se faisait alors celui d'une enfant, laquelle tenait en mon endroit fort troubles direz qui sonnaient, en mon avis, comme prophétie. Elle avait désigné en Erkan nourrisson le digne successeur de ma sagesse.

— *Oui, Sage Telleran, je suis la jeune fille de tes souvenirs.*

Je me fais tout pénétrer de la sienne pensée. Celle-ci résonne en mon bon esprit et se fait tant vive, tant claire, et tant pleine de charmes féminins que je ne puis en rester que tout ébahi. Ah ! bonne Terre ! Par quel charme autre que celui de beauté la nature véritable de cette femme-ci est à mes sens impénétrable ? Rien n'y

fait. Ni force d'esprit, ni belle concentration. Percer la belle aura qui l'environne demeure mal aisé. Erkan, mon bon disciple, quel mal vous prit d'avoir abandonné l'ancien que je suis ? Je n'aurais point vu de fâcherie que vous preniez ma relève et que, fort de votre digne succession, je m'adonne, en secrète retraite, aux joies de la vieillesse.

Mais, pour le temps qui m'occupe, je n'ai d'autre choix que de m'incliner devant tant de force et de beauté. Avant que de m'ébaubir de tant d'ignorance, que puis-je vitelement m'enquérir de cette belle coquine ? Celle est bonne télépathe. Icelle n'appartient ce pendant ni au cercle des Sages-Guerriers d'Almenarc'h, ni aux Prêtres Noirs de la male contrée de Saham. Icelle, encore, me connaît par mon nom alors même que je ne suis bien connu que des cercles secrets de la noble cité, et que j'ignore tout du sien propre. Enfin, plus encore que de lire mes pensées fort marries, cette créature fixe de ses yeux d'acier l'enveloppe éthérée de mon esprit, par essence fort mal visible.

— *Vieux Sage, ne te torture pas inutilement. Tu sauras, un jour, qui je suis. Ce moment venu, je répondrai à tes questions avant même que ton esprit les formule.*

Elle me caresse de pensées tant douces que je jurerais, ah ! mes aïeux, basculer dans l'enchantement. La belle beauté me poursuit de ses délicatesses.

— *Telleran, je suis ainsi née que je voyage à travers les limbes du temps, où le dessein des hommes m'est révélé. Le moment est venu pour toi de briser le sceau du Silence. Tu vas reprendre contact avec Ainhor Eran. Il te faudra ensuite prendre ton destin en main et participer à la découverte de la vérité.*

La belle se fend alors d'un beau sourire, me salue, et s'en recule lentement, s'enfonçant en dedans son obscure caverne.

— *Mon nom est Awana.*

Ah ! bonne Terre ! Tout Šhâman que je suis, je ne puis point expliquer que cet endroit-ci s'en trouve dans l'instant vidé de toute présence ! Car aussi affûté que se fait mon bon regard, il ne voit point en ces lieux-là d'autre énergie que celle de roches et menues pierrailles.

Je lève mon esprit par-delà ces hautes chaînes et bons abrupts, suivant sans peine ce fil d'argent qui me lie à la chaleur

de mon corps. Je regagne ce dernier, tout allongé sur une natte en fibres d'Acian. Je réveille et dégourdis chacun de mes bons doigts. Un par-ci. Un par-là. Puis, enhardi de ce succès-ci, je bouge et dégauchis mes mains, par dextre et par senestre, avant de donner vie à ces bras et de tirer tout entière cette carcasse de ses mauvaises dolences. Enfin, dressé roide sur mon bon séant, je saisis ma coupe rituelle et m'en vais boire l'eau fraîche et pure qui attend ici chacun de mes retours.

— Ah... je ne suis point tant vieux que cela !

Ce corps-ci peut encore manier l'épée et les Šhãmanies durant des siècles !

Je repose la grande coupe, l'esprit apaisé par la fraîcheur de l'eau. Me reviennent alors en souvenances les paroles de la belle beauté. Vérité, Silence et tact divin. Je m'épuise chaque jour à tenter de me faire entendre du Très Haut, et ce depuis les quarante solaisons que durent Son Silence. Le reproche ne peut point m'être tenu de n'avoir tenté cet exploit-là. Non. Force est de constater que, par ces temps, les lois du Père de la Terre se voient fort menacées. Ainsi que notre belle cité. Ah ! Tout-Puissant... nous autres Sages-Guerriers, Vos fidèles serviteurs, colportions jadis belles paroles par-delà la terre des Hommes. Par quelle volonté, en ce jour-ci, nous ne faisons plus écho qu'à Votre seul Silence ?

J'ai cheminé par tant de lieux nobles et sacrés, traversé tant de terres et de grandes eaux pour Vous atteindre enfin, que je puis jurer avoir usé de toutes mes connaissances. En vain. Je Vous sais pourtant ici présent. Aucun de Vos préceptes ne manque à ma mémoire ! La Terre est Votre corps, l'eau Votre sang... Le feu Vous anime de sa vie, et l'air... L'air est Votre voix, Votre esprit et Votre pensée.

Voici ce pendant que cette sibylle tant pleine de beauté me dit que je me dois ce jour de rompre Votre Silence, et, par-ci, découvrir la vérité. Ah ! mes aïeux ! Il fut un temps où j'entendais tout de ce monde ! Étais-je alors tant naïf que je vivais en quelque illusion ? J'aurais dû partir en l'autre-monde, ainsi que tous les anciens, aux prémices du Silence. En ces mauvais temps de Grande Guerre. Sûr que j'aurais ce jour d'hui l'esprit plus serein.

Je frissonne tant que mes poils se dressent roides tout du long de ma peau. Le bon air d'Almenarc'h est chargé plus que de coutume des bonnes puissances de la Terre. Je devine qu'il y eut en

ces lieux et en mon absence un fort bel orage. Mais une vile tension gauchit mes sens et mes belles perceptions. Une menace plane au-dessus de notre belle cité ! Je m'adosse vite tout contre la fontaine des purifications, clos mes paupières tant percluses de rides, puis libère mon esprit afin de l'envoyer en grands cercles par-dessus la cité. Je dépasse le périmètre de l'île, du lac, des chutes, puis des falaises... Ci-là ? En quartier d'Arc'h ? La roche n'est-elle point rougie du sang des hommes ? Et n'est-ce point curieuse anomalie qui résonne en le creux de ces roches d'un Šhå fort et contenu ?

— *Telleran !*

Je n'ai point de difficulté à reconnaître le sceau de cet esprit-ci qui me hèle en mon sondage. Ce n'est autre que le roi Alkar qui me contacte, bien au confort de ses appartements.

— *Telleran, d'où sortez-vous ? Vous devriez savoir qu'Almenarc'h n'est plus inquiétée ! Vous arrivez après la bataille ! Rompez ! C'est votre Seigneur et Roi qui vous l'ordonne !*

— *Seigneur et Maître des hommes, je ne m'occupe point tant de bataille, mais d'une étrangeté Šhåmanique qui en quelque endroit peu habituelle attire mes sens.*

— *Rompez, vous dis-je ! Vous n'avez plus fonction de Sage-Guerrier de veille ! Laissez maître Praï officier comme bon lui semble !*

Fort marri d'entendre ces mots-ci, je délaisse ladite anomalie au sage de veille. Me voilà frustré de ne point servir dans ce monde nouveau. J'ouvre les yeux, calme une respiration mal posée, me lève, ôte mes robes de lin, puis entre lentement dans les eaux purificatrices de la fontaine. Là, allongé sur le fond vernissé, je m'unis fort intimement à l'élément maître de ma vie, ne faisant qu'un de mon être et d'icelui. L'onde pure régénère mes corps, du subtil au solide, et me rend belle ardeur. Ainsi refait, je me dresse hors de cette eau qui ruisselle sitôt sur une peau tant cuivrée, tant tannée et tant parcheminée de vieux grains de beauté qu'elle paraît être l'œuvre d'un bourrelier. Mais n'est-il point vérité qu'ainsi libéré de mes miasmes je puis encore guerroyer dans les siècles à venir comme j'ai guerroyé dans les siècles passés ? Par le Šhå de mes aïeux, je n'ai point trop perdu de vigueur !

— *Rhhha !*

Ah ! bonne Terre ! Jamais je ne me laisserai de faire claquer mes beaux cheveux dans mon dos ! Je lisse bien plat de ma dextre

ma barbe blanche, et entreprends de tresser fort serré ce poil-ci, de plier le tout en deux et encore en deux, et de le lier avec force lacets en cuir et perles de pierre. Je fais de même de ma chevelure, et me revêts de mes robes de lin. Aïnhor Eran, Seigneur de la terre, du feu, de l'air et de l'eau, je suis fin prêt à rompre Votre méchant Silence.



Je me porte à bons pas en la salle du trône. Celle-ci, comme souvent, se fait calme et silencieuse, et tant bien baignée de lumière de par les grands dômes de verre et fenêtres hautes que l'on pourrait jurer sans vile torture voir se déverser en ce lieu toute l'énergie de la Terre. Je m'engage sans plus de détour de pas ou d'esprit sur les degrés en vis du pilier central. En cet endroit se sont succédé les rois les plus sages, alors pourquoi faut-il que la bêtise d'Alkar en ce règne vienne ? Je prends bon pied sur la plate-forme haute et me laisse aller en mauvais vide. Ci-là, perché au-dessus du sol, je marche bien roide jusques à la paroi de roche brute. Ma paume se porte au contact de celle-ci par un geste tant de fois répété que ladite roche me reconnaît et se lie à moi dans un picotement familial. La pierre ne se fait plus qu'aqueuse substance, puis livre à mes pas la tant secrète et confidentielle chambre des Murs-Sourds. Je fais bonne entrée en ces lieux sacrés, laissant haute énergie reformer la paroi sur mon passage. Quatre décades, quarante solaisons que je viens céans sans qu'il me soit donné succès. Je ne vois point en quoi ce jour-ci diffère de ces autres jours-là.

En grand Šhâman et Sage-Guerrier, je campe bon au centre de la chambre, fais bon écart de jambes et de bras, et lève ma bonne figure vers la voûte, car c'est par cette posture seule que la haute puissance de ce lieu peut me gagner. Ah ! Esprit Père ! N'est-il point vérité que cet endroit-ci fut bâti pour condenser en quinte essence les quatre forces de la Terre ? Cette chambre-ci n'est-elle point la raison d'être de cette noble cité ? Grand Esprit, Vous savez qu'il n'est nul autre endroit sur Terre d'où je puisse Vous atteindre avec tant de certitude, aussi faites-Vous ce jour d'hui bien entendre, qu'il soit mis un terme aux males fortunes de ce monde.

Je commande en moi force de calme et appelle tout lentement la bonne énergie des quatre éléments. Terre, feu, air, eau... aï, nhor, er, an... Je les sens se déverser en dedans mes corps subtils. L'île tout entière, depuis ses tréfonds, ordonne ses forces en mon endroit. Le monde tourne à l'entour de moi. Je ne suis plus matière. Je grandis. Je grandis et je crois tant et si bien que mes corps emplissent cette chambre... tant et si bien qu'ils dépassent les murs, débordent de la voûte, puis montent droit au-dessus de l'île et des hauts abrupts d'Almenarc'h. Venir ci-là en cet état se faisait jadis suffisant pour entendre bien fort la voix de l'Esprit Père. Mais point d'état n'est ici suffisant depuis le Silence. De fait, j'absorbe force quantités de Šhâ afin de croître plus encore, et d'atteindre tout lentement les sphères hautes en lesquelles Ainhor Eran faisait autrefois résidence. Mais l'effort est d'importance, et me fait craindre de porter ce corps-ci en de telles hauteurs que redescendre en plus simple et plus basse matière ne me soit plus possible.

Ce pendant, tel le funambule, je dresse un par un mes corps dilatés, prenant garde de ne point briser ce fil qui me relie à la vie, à trop vouloir l'étirer. Puis je porte mon esprit par-delà ce ciel tant plein de pureté. Ah ! belle beauté, par-ci vous pouvez voir à votre aise que je ne romps point de Silence. Ma foi, je ne suis, pour ma part, point ébaubi que cet Esprit-là ne se fasse pas moins taiseux que de coutume. Tant de vains efforts blasent mon âme.

Plaît-il ? Puissé-je avoir pensé trop vite ? Si fait, ces mouvances-ci en cet endroit du ciel ne sont point là quelque médiocre émanation, mais fort bien belle et divine présence ! Cette conscience-ci est celle du Très-Haut. Je puis même ressentir les beaux efforts d'Icelui, pour que j'ois, de mes sens vulgaires, les Siennes pensées.

Notre dérive en ces cieux paraît durer le temps d'une éternité. Entre mon état et celui du Bien-Nommé ne subsiste qu'infime distance pour nous séparer. Puis le son fort caverneux de Sa noble pensée parvient enfin en mon endroit, frappant tant puissamment mes corps qu'iceux s'ébranlent et se trouvent en menace de male mort.

— Telleran, homme sage et fidèle... je suis faible et ne tiendrai pas. Aussi, écoute mes paroles avec attention.

» En tant qu'initié, tu connais la Genèse de la Terre. Tu sais que de mes corps éliérés j'ai créé les quatre éléments, fondement de toutes choses.

Tu sais que mon essence, mon énergie, est le cœur de toutes vies. Mais j'ai toujours laissé l'Homme dans l'ignorance d'une vérité. Cette énergie, ce Shâ que je vous ai appris à dompter, ne provient pas de ma Divine essence. Sinon ce monde serait sous l'entière coupe de... de Saqsh. L'Homme... génère sa propre énergie.

— L'Homme ? Mais...

— Silence, humain ! Ne m'interromps point ! Selon la Genèse, tout commença le jour où l'Esprit du Soleil convia ses Fils pour qu'ils prennent corps autour de Lui. Chaque Fils condensa son Shâ en basses vibrations pour devenir une de ces belles planètes. Moi, j'étais le plus jeune de ces Esprits, et, ne sachant comment réaliser un tel prodige, je me suis efforcé d'imiter au mieux mes aînés, pour créer la Terre.

» Là commence une histoire que personne ne raconte, humain. L'histoire de Saqsh. Le vénérable Esprit de Thétys.

» Thétys était une planète splendide aux reflets de jade, qui trônait jadis entre Mars et Jupiter. Je voulais que la Terre lui ressemble. Mais, pour se jouer de moi et de mon orgueil puéril, Saqsh me délia de le suivre sur les pentes d'un terrain dangereux. Celui de la maîtrise sans cesse plus fine du Shâ. Ainsi apparut la vie. Sur Thétys, tout d'abord. Puis sur Terre. Saqsh, du haut de son aïe, me devançait et me contraignait à créer des formes de vie sans cesse plus complexes. Jusqu'au jour fatidique de l'apparition d'une créature capable à son tour de maîtriser le Shâ. L'Homme.

» Alors survint un fait remarquable. L'Énergie primordiale de la Terre, la mienne propre, celle dont je disposais depuis l'aube des temps, se mit à croître. Les Hommes, en plus de maîtriser inconsciemment le Shâ, puisaient une énergie nouvelle venant des confins. Une énergie qu'ils léquaient à la Terre au moment de leur mort.

» Je découvris que le même phénomène se produisait sur Thétys. Je découvris que Saqsh, pour étancher sa soif grandissante de pouvoir, prenait peu à peu possession de cette manne. Il avait compris que les humains mêlaient leur Shâ à leurs pensées les plus profondes, et qu'en gagnant la foi des Hommes il gagnait leur Shâ. Il se fit donc leur dieu.

» Mais, au fil des millénaires, des crises de plus en plus violentes éclatèrent contre les injustices de ce dieu. Ainsi, siècle après siècle, muee par une haine grandissante, la population opulente de Thétys cumula du Shâ en suffisance pour devenir plus puissante que son dieu. Il avait depuis toujours,

et par orgueil, méprisé la race humaine. Aussi, quand le peuple de Thétys se révolta, il ne trouva personne pour lui venir en aide. Saqsh, tout dieu qu'il était, se fit expulser hors de sa propre planète.

» Mais Thétys devint folle. Les hommes, dans leur ignorance, avaient présumé de leurs forces. Ils furent incapables de gérer le fragile équilibre qui tient en vie... une planète. Aussi, au terme d'une terrible agonie, Thétys explosa-t-elle. Il ne reste aujourd'hui qu'une sinistre ceinture d'astéroïdes pour nous rappeler, à nous autres Grands Esprits, cette terrible tragédie.

» Ainsi, Saqsh se retrouva à errer dans le système Solaire, en proie au désespoir. Je pris ce jour-là la décision de ne jamais abuser du Shâ humain, et de devenir sur Terre l'arbitre de la vie et de la mort, garant absolu de l'équilibre. Voilà la raison profonde qui m'a poussé à fonder le haut lieu d'Almenarc'h. Voilà pourquoi j'ai formé jadis les premiers hommes capables de faire entendre ma voix sur Terre, afin de la préserver, à jamais, de la folie de quelques-uns.

» Mais, il y a quarante solaisons, après un exil de plusieurs millénaires à travers les limbes du cosmos, Saqsh est réapparu et a réclamé auprès des Esprits le droit à la rédemption. Et ils ont accepté. Ils l'ont accueilli, pour mon malheur et celui des Hommes, car en réalité il nourrissait à l'encontre de ces faibles créatures une volonté terrible de vengeance. Abusant de ma naïveté, il m'a lâchement enfermé sous la coupe de son esprit. Il m'a arraché le contrôle de la Terre, et tente aujourd'hui d'y détruire toute vie.

» Mais m'imposer sa coupe lui coûte autant qu'il me coûte de lui résister, et notre lutte se fige depuis des décennies dans un équilibre sans fin. Saqsh ne parvient pas à contrôler totalement la Terre. Dans ce jeu, l'Homme, jusqu'alors sans réel pouvoir, émerge en une puissance nouvelle.

» Partout présent depuis l'aube des temps, vous avez imprégné le paysage de votre mémoire et de votre Shâ. Pour assurer sa victoire contre moi, Saqsh doit vous détruire et s'approprier le legs de millénaires de vies humaines.

» Voilà pourquoi il tenta... il y a quarante solaisons... de détruire l'Humanité avec des cataclysmes... des famines... et puis en provoquant... ce que vous nommez la Grande Guerre. Aujourd'hui... il concentre ses vœux de destruction contre ce que l'Humanité a de plus précieux... Almenarc'h... Car elle est la clef de tout...

L'Esprit Père de la Terre, fort éprouvé par ses preux efforts, marque Son haut discours d'une belle et grande trêve. Je tire avantage de cet arrê-t-ci de langage, pour formuler en Son rencontre bien modeste question.

— *Ainhor Eran, Seigneur de nos vies, par quelle aventure Vous êtes-Vous échappé ce jour d'hui du commandement de ce fol esprit, le mal nommé Saash ?*

— Je... Je suis toujours sous son implacable ascendance... humain. Mais chaque parcelle de Šhâ que l'usurpateur tente de vous arracher lui coûte et l'oblige à desserrer son emprise sur Moi... Je reste faible... Je... Libère-moi de ces chaînes !

Une vilaine tourmente s'en vient rompre ce tact mental et me renvoie tanguer dans les airs. Lors, je commande une à une, en infimes mouvances, les particules de Šhâ qui bâtissent mes corps, afin de me redonner matière. Avec moult précautions, je reprends forme en ces chairs tant aimées et tant choyées de mes bons soins que j'entends le même cœur battre en icelles depuis des siècles et des siècles.

Ah ! bonne Terre ! Je m'en vais dans l'instant faire rapport au roi des grands mots de votre esprit !



La prudence guide mes pas dans les degrés sombres et humides d'un vieux passage. Celui-ci, cheminant en l'épaisseur de maçonneries sans âge, s'en va de cette chambre discrète jusques aux quartiers occultes du castel des Sages-Guerriers. Ci-là, face aux chutes du fleuve sacré, je commande mes pensées en la personne du roi.

Pour découvrir la suite du tome 1 des Kerns et commander le roman, [suivez le guide](#).